

L'accompagnement Douceur et force d'un grand rêve

Maurice Boutin, Ph.D.

Volume 17, Number 1, Fall 2004

Au péril de l'accompagnement

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073603ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073603ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boutin, M. (2004). L'accompagnement : douceur et force d'un grand rêve. *Frontières*, 17(1), 30–34. <https://doi.org/10.7202/1073603ar>

Article abstract

One may understand accompaniment – under whatever circumstances, terminal illness included – along the lines of friendship in Blanchot: a state of independence concerning the overall simplicity of life. Blanchot bases this on the recognition of a commonly held strangeness, according to which what divides becomes authentic relationship.

L'ACCOMPAGNEMENT

Douceur et force d'un grand rêve

Résumé

On peut dire de l'accompagnement quel qu'il soit – y compris dans les situations de phase terminale de la maladie – ce que Blanchot dit de l'amitié, dont l'accompagnement est une des formes les plus hautes: rapport sans dépendance concernant toute la simplicité de la vie, et qui passe par la reconnaissance d'une étrangeté commune à partir de laquelle ce qui sépare met authentiquement en rapport.

Mots clés: *accompagnement – altérité – présent – imaginaire.*

Abstract

One may understand accompaniment – under whatever circumstances, terminal illness included – along the lines of friendship in Blanchot: a state of independence concerning the overall simplicity of life. Blanchot bases this on the recognition of a commonly held strangeness, according to which what divides becomes authentic relationship.

Key words: *caregiving – otherness – present – imaginary.*

Maurice Boutin, Ph.D.,

titulaire, Chaire J.W. McConnell de philosophie de la religion, Université McGill.

*Celui qui ne m'accompagnait pas*¹ (Blanchot, 1999) est un récit qui se déploie avec une maîtrise surveillée qui semble manquer de passion et approcher le sens de l'accompagnement tout en se tenant à bonne distance, allant même jusqu'à en récuser la possibilité. Fruit d'un isolement fatigué dissimulant sa propre indigence? Jonglerie d'un virtuose s'adonnant à la fiction d'un grand jeu impossible, dans un espace harmonieux où de nouveaux rapports attendent de naître de la possibilité d'échanges infinis? Tranquille allégorie psychologisante composée de manière savante, pédante presque, par quelqu'un qui s'occuperait d'accompagnement sans y prendre part et dans une «solitude essentielle»² (Blanchot, 1978) faisant de lui une «énigme» (Collectif, 2003, p. 22-68)?

Pour Maurice Blanchot (1907-2003), l'accompagnement est bien une énigme renforcée encore par une négation: «celui qui ne m'accompagnait pas» (p. 57). Prise au premier degré, cette négation provoque, suscite la désapprobation, va vite rejoindre les propos dits déplacés. C'est que Blanchot déplace quelque chose d'indéplaçable: l'accompagnement et son mythe, alimenté par la mystique du compagnon.

Avec ce récit d'abord publié en 1953 et réimprimé en 1999, Blanchot se tient sur la crête d'impossibles possibilités (p. 121) marquées par le voisinage d'un thème, celui de la mort, auquel il n'en finissait pas de revenir. *Celui qui ne m'accompagnait pas* marque l'extrême limite de sa recherche, mais non le déclin de ses moyens. Ambition grandiose. Mais Blanchot n'impose-t-il pas ses propres convictions au lieu d'en exposer les motifs tout en évitant d'encourager le voyeurisme et de faire qu'on joue du texte comme on joue du trou de serrure: pour voir au-delà, ou en deçà (p. 81)?

Celui qui ne m'accompagnait pas vient déranger cette rumeur autour de nous, ce bourdonnement anonyme et continu en nous, cette parole inentendue, agile, infatigable, qui nous dote à chaque moment d'un savoir instantané, universel, et fait de nous le pur passage d'un mouvement où tout s'est toujours échangé, déjà et par avance, contre tout. Le récit vient mettre le holà à tout cela, au cœur même de son titre, sous la forme d'une négation dont la teneur risque de disparaître dans la tranquille régularité de l'usage.

Blanchot s'attaque à ce grouillement de clichés, de lieux communs, d'inepties, de balivernes et de bons sentiments, de banalités aussi qui engloutit l'accompagnement dans le flux médiatique, donne à quiconque l'illusion de n'être jamais seul, et entoure constamment de présences faites le plus

souvent de ce qui n'est que différé. Tous ces postulats inconscients et ces messages nécessaires dérobent l'accompagnement à lui-même et meurent d'être interrogés. Finis les propos compatissants, les justifications tièdes, les complaisances, les explications hors de propos dans un monde à l'égal de la cupidité des trafiquants et du manque d'imagination des pouvoirs publics.

ACCOMPAGNEMENT ET ÉCRITURE

Dans *Celui qui ne m'accompagnait pas*, l'accompagnement suscite un sentiment dont le mystère en cache un autre: le je n'arrive pas à dire qui il est. Il ne s'agit pas là du constat d'un échec qui dépendrait d'un manque de volonté; il s'agit de s'arracher à l'engluement dans les choses et à leur tyrannie. Non pas en fuyant dans quelque vertige intérieur qui tenterait de mourir provisoirement au sensible, mais en se situant auprès des choses et en s'accordant à leur tonalité, dans un non-accomplissement donnant accès à l'émergence d'une «vérité nouvelle» (p. 63). Déployer un fond de pensées, de désirs, d'images qui s'ensablent dans les choses jusqu'à ce qu'elles

incitent à être là où il n'y a plus d'incidents, plus d'intrigues, plus de personnes particulières, mais un inconnaissable sur lequel la connaissance bute.

Celui qui ne m'accompagnait pas est un récit qui ne craint pas de prendre par moments les accents d'un drame: le drame d'écrire selon une «solitude essentielle» qui ne sait jamais si le récit est terminé et qui l'affecte d'un commencement successif (p. 91) qui «recommence sans commencement ni repos» (p. 66), «en repoussant sans cesse la fin» (p. 111); «rien ne finit» (p. 119). «Tension d'un commencement infini» (Blanchot, 1978, p. 199), le récit se fait dans le mouvement qu'il rend possible et qui le rend réel; acte d'écrire absolument contemporain d'un récit qui ne peut donc pas en rendre compte en privilégiant la troisième personne, mais qui la déplace en faveur d'un je sans cesse veillé/surveillé par un «compagnon» qui, à divers moments mais toujours de la même manière, rappelle au je d'écrire. Ce rappel mène à un secret que le récit qui s'écrit ne livre pas, qu'il ne peut tout au plus que «délivrer»

comme on «délivre» un colis: intact, et sans l'ouvrir. Car

c'est le mourir d'un livre en tous livres qui est l'appel auquel il faut répondre: non pas en prenant seulement réflexion sur les circonstances d'une époque, sur la crise qui s'y annonce, sur le bouleversement qui s'y prépare, grandes choses, peu de choses, même si elles exigent tout de nous. Réponse qui pourtant concerne le temps, un *autre* temps, un autre mode de temporalité qui ne nous laisse plus être tranquillement nos contemporains (Blanchot, 1980, p. 191).

Le mouvement qu'est le récit s'effectue dans une sorte d'impétuosité tranquille qui ne se justifie pas, ne se prouve pas et n'en éprouve aucunement le besoin, bien que le «compagnon» soit porteur d'une inquiétude qui aura quelque mal à s'installer (Blanchot, 1999, par exemple, p. 32-33, reprises partiellement aux p. 35-36 et 100-101). Annonce, en négatif, de l'issue du

La lectrice, Iran



Photo: Zahra Ziba Kazémi © Stephan Hachemi

récit déjà à l'intérieur de son mouvement explicitement qualifié de « malentendu », mais à la fin seulement. Contrairement à l'étrange patience, trop facilement célébrée par des fans de Blanchot, qui tient en respect la volonté d'en finir, *Celui qui ne m'accompagnait pas* donne libre cours à cette volonté sur un ton péremptoire à la fin du récit : « Cela ne se pouvait pas, il y avait un malentendu, il fallait y mettre fin » (p. 174), siffler la fin de la récréation, renvoyer on ne sait où le il, le tu, « les gens » (p. 34 ; 164-165), même le je et ce « quelqu'un », son subterfuge (p. 125-128), dont on ne sait pas s'il est « seul » ou s'il est « beaucoup » (p. 148). Renvoyer tout le monde – tous !

Cet éclat autoritaire, cet espoir de faire surgir le terme « là où s'annonce l'interminable » (Blanchot, 1978, p. 111), cette impétuosité, à la fois source et objet d'une certitude qui dénonce le « malentendu », fait suite à quelque chose de plus difficile et de plus incertain qui ne fait pas que dépasser l'impuissance de toutes ces personnes impersonnelles qui étoilent le récit – y compris les aveux d'impuissance du « compagnon » – et de ce « quelqu'un » (p. 59-65 et 101) qui n'est finalement « personne » (p. 65). Car il s'agit de leur disparition. Répondre de cette disparition sans la remettre en cause, c'est évoquer en négatif l'accompagner lui-même avec lequel le « compagnon » non plus ne coïncide pas ; c'est désigner le niveau au-dessous duquel il faut descendre pour apprendre à penser moins qu'on ne pense, à penser le manque qu'est aussi la pensée, à préserver ce manque en l'exprimant (p. 97) sous la forme d'une exigence qui ne démontre pas, mais qui montre tout en sachant que « ce qui peut être montré ne peut pas être dit » (Wittgenstein, 1961, n° 4.1212)⁵ et ne parvient qu'« au seuil de la parole pour s'y effondrer » (p. 153), « à la manière du souffle qui s'exhale » mais exprime « la vie, usée, brûlée, tout de même étrangement vivante, de la parole » (p. 85, 125).

UN IMPARFAIT RÉVÉLATEUR

Le récit s'ouvre par la rencontre d'un je et d'un il, au bord de l'évanescence dans laquelle advient une distance toujours déjà là qui devient le ressort d'une intrigue cherchant à éclairer de son obscurité l'activité d'écriture. Le titre semble rendre quelqu'un responsable d'un refus délibéré d'accompagner. En conclure que Blanchot est contre l'accompagnement, ce serait réduire son propos à l'opposition à un pour et oublier facilement que le jeu d'un pour et d'un contre qui se font la guerre risque, ici aussi, de finir dans quelque dictionnaire des idées reçues.

Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement. L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport. (p. 368)

[...] paroles amicales. Paroles d'une rive à l'autre rive, paroles répondant à quelqu'un qui parle de l'autre bord et où voudrait s'accomplir, dès notre vie, la démesure du mouvement de mourir. Et pourtant quand vient l'événement même, il apporte ce changement : non pas l'approfondissement de la séparation, mais son effacement ; non pas l'élargissement de la césure, mais son nivellement, et la dissipation de ce vide entre nous où jadis se développait la franchise d'une relation sans histoire. De sorte qu'à présent ce qui nous fut proche, non seulement a cessé de s'approcher, mais a perdu jusqu'à la vérité de l'extrême lointain. Ainsi la mort a-t-elle cette fausse vertu de paraître rendre à l'intimité ceux qu'ont divisés de graves différends. C'est qu'avec elle disparaît tout ce qui sépare. Ce qui sépare : ce qui met authentiquement en rapport, l'abîme même des rapports où se tient, avec simplicité, l'entente toujours maintenue de l'affirmation amicale. (p. 329)

Textes tirés de Maurice Blanchot, *L'amitié*, Paris, Gallimard, 1985, 332 p.

Blanchot n'en a pas tant ni seulement contre l'accompagnement, un contre pris au premier degré ; il en a contre le mythe de l'accompagnement dans la figure tutélaire du compagnon, qu'il soit de travail, d'armes, de jeu ou de vie. Cette négation pointe, en deçà du mythe, vers la condition humaine ; elle est l'occasion de prendre la mesure incommensurable de cette condition qui rend seule possible le compagnon de destin.

La négation dans le titre n'est donc pas simplement quelque chose de négatif qui enserre le verbe accompagner comme dans un étai. Ce qui dépayse, c'est qu'on a affaire à une mise en question qui n'est pas, pour une fois, une remise en question et qui évite de gloser sur les signes et les gestes par lesquels l'accompagnement se manifeste et pourrait se définir. La négation dans le titre est provocante. Et comme toute provocation, elle lève une équivoque : celle qui se contente de faire de l'accompagnement une activité et un comportement parmi d'autres possibles, un sujet dont on disserte comme on le ferait pour n'importe

quoi, ou encore un symptôme par exemple de l'amour, ou simplement (?) de l'amitié (p. 110 et 169)⁴, de la solidarité entre mortels, ou enfin quelque chose de virtuel lui aussi, comme beaucoup d'autres choses. Le centre du récit, ce n'est ni le je, ni un il, ni non plus le nous plus qu'hypothétique d'une communauté aussi « inavouable » que toute identité (Blanchot, 1983)⁵. Blanchot ose plus que la simple dénonciation du côté strictement psychologique de l'accompagnement ; son récit n'est pas une longue lettre pour un impossible adieu, mais une sorte de négatif photographique qui soit à la mesure d'une rupture : celle de la trame linéaire du temps et de la vie, une rupture incommunicable, car sans témoin possible.

Le non-accompagner est à l'imparfait dans le titre. Non pas que Blanchot soit atteint lui aussi par cette espèce de mobilité oublieuse de beaucoup de ses contemporains. Cet imparfait est plutôt l'annonce d'un récit dans lequel le passé n'est pas parfait au sens de révolu, clos sur lui-même, et pouvant donc devenir anecdotique, fournir matière à description dans la distanciation

par rapport à ce qui a été et qui n'est plus. Imparfait, le non-accompagner est encore possibilité de tout présent. Dépourvu de complaisance, Blanchot ne se contente pas de raconter une suite de minuscules péripiéties choisies en vue de donner forme à une réflexion originale; son récit n'est pas le fait d'un oisif occupé à distiller les parfums insidieux et corrosifs de la négation. L'imparfait de l'accompagner n'en finit plus d'advenir et de s'estomper. Miroir qui se vide de son image, l'accompagnement ouvre sur le présent aux fins de la prédiction: celui qui n'accompagnait pas n'accompagnera pas! Imparfait, c'est-à-dire ouvert sur l'à-venir du présent, le non-accompagner reste à écrire, de sorte que tout le récit est une sorte de scénario pour ce qui reste à dire et à vivre.

NI CULPABILISATION NI RÉMINISCENCE

Le non-accompagner ne tient pas de l'égoïsme de l'un ni de l'excès d'attente de l'autre; il n'est pas refus d'une réponse espérée, voire d'une demande exagérée. «Celui» dans le titre est un pronom démonstratif qui renvoie à un sujet indéterminé mis moins en accusation qu'en examen.

Que raconte donc ce récit à la première personne à propos d'une troisième personne sans recourir à quelque nom propre? Et dans quelle mesure le narrateur fait-il silence sur sa propre vie? Le sujet qui n'accompagne pas est identifié par un «celui» sans autre complément d'objet qu'un moi, pronom personnel qui, dans ce récit à la première personne, montre plus qu'il ne démontre. Anonymat du pronom personnel tout autant que du pronom démonstratif. Attentif à une inconsistance dans laquelle tout se noue et se dénoue sans cesse, le récit ne donne ni dans la culpabilisation ni dans la réminiscence. *Mnēmosunē* est en vacances plus que congédiée.

Tout en mettant à distance le réflexif par l'adoption de l'imparfait, le récit évite le réfléchi, un retour sur soi du narrateur qui céderait à la tentation d'autoconsolation, le naufrage dans le monologue. Le dialogue du narrateur avec un double permet de passer outre à ce naufrage, et ce passage fait de «celui» un référent essentiel dans la lente venue d'une lumière crépusculaire dans laquelle l'accompagnement est sans compagnon, et dans l'abolition de la distance requise pour parler/écrire sur... Écrire dans l'abolition de cette distance, c'est tenter d'écrire cette abolition même. Alors, «celui» apparaît dans une étrangeté encore plus radicale et inquiétante que celle d'un spectre; car celui qui n'accompagnait pas s'avère être le narrateur lui-même qui échappe au réfléchi, ne fait pas retour sur soi, et dont la photophobie refuse au texte

qu'il écrit d'être le miroir de son être. Cela, les premiers mots du texte *Le dernier à parler* l'expriment en ces termes:

Platon: *Car de la mort, nul n'a de savoir*, et Paul Celan: *Nul ne témoigne pour le témoin*. Et pourtant, toujours, nous nous choisissons un compagnon: non pour nous, mais pour quelque chose en nous, hors de nous, qui a besoin que nous manquions à nous-mêmes pour passer la ligne que nous n'atteindrons pas. Compagnon par avance perdu, la perte même qui est désormais à notre place. Où chercher le témoin pour lequel il n'est pas de témoin? (Blanchot, 1984, p. 9)

Cette altérité sans nom que le moi du narrateur porte en lui, ce «compagnon par avance perdu» laisse le moi à lui-même au milieu des êtres et des choses, souverain transitoire dans son périple vers l'inéluctable: la mort. Découverte d'une altération constante du moi qui fait que son unité est en dissolution même au milieu de la référence à un absolu, illusoire reflet d'une présence incertaine. Inconsistance de l'individu qui est bien plutôt, comme le suggère Peter Sloterdijk (2003, p. 169 et 177)⁶, un «dividu» dont le destin plonge dans la fissure de la vie.

«Émigré profond» (Char, 1983, p. 830), le moi résiste au dessaisissement de la possibilité de dire je. Identité sans cesse défaite, le moi résiste tout de même et s'offre en reste aux assauts d'une lancinante proximité qui trace les formes informes du devenir dans le passage à une généralité qui n'en est pas une, puisqu'elle est la marque non pas de l'individualité, mais de l'individualisation radicale dans l'absence de personnage, cette entité périmée qui recouvre la notion de personne afin de détourner de la question: comment être encore une personne quand on n'est personne?

Conjurant les mythologies autant de l'individualité que de la communauté, le récit refuse de troquer l'un contre l'autre un singulier et un neutre dans un espace sans repère ni boussole marqué par le plus familier – table, chaise, lit, escalier, chambre, salle, cuisine... –, afin de décrire la déambulation dans ces espaces familiers, ouverts dans leur clôture même. Décrire – une tâche dont il est abondamment question – est sans cesse à la fois nécessaire (il faut décrire) et impossible quand cette tâche penche vers le côté objectif des êtres et des choses pour s'y appuyer. Car il s'agit de décrire non pas des objets ou un je, mais l'espace de leurs rapports, cet entre qui s'ouvre à la rencontre et que la rencontre produit.

Capter minutieusement les choses, c'est les détacher d'elles-mêmes pour les laisser être dans cet entre. Mode banal de pré-

sence, captation du son que chaque chose produit en frappant l'être du narrateur⁷; tout résonne, loin de la mise par écrit des sensations, et dans l'économie de l'expression de leurs effets. Délaissant la dissociation et l'isolement mis au service de la vaine saisie par l'analyse qui exagère les individualités, le décrire qui préoccupe Blanchot cherche, «auprès de la sincérité des choses» (Blanchot, 1978, p. 197), à tout rapprocher dans le cours d'une minutie dont la poursuite, faite d'étrangetés minuscules, souligne davantage encore la difficulté de camper le décor de cette itinérance qui trace, plus qu'elle ne parcourt, un espace sous la menace de l'infini «dont je n'ai que faire» comme substantif (p. 129), mais qui trouve encore à se faufiler dans le texte comme un adjectif qui qualifie autant le bilan que le parcours.

Dépouillé de tout artifice, le style de Blanchot n'encombre pas d'images ni de considérations inutiles les déambulations dans l'espace et dans le temps; il se joue des deux dans le mouvement asymptotique du négatif qui est assumption vers un plus dans le moins: il s'agit d'expliquer le moins possible en peignant la richesse sensorielle des choses et des lieux; entrelacs, dans l'espace qui inclut le narrateur, de petits événements cruciaux qui adviennent aussi entre chacun de nous, entre toutes nos représentations, et pour finir, en nous-mêmes. Quelque chose d'indéfini qui vous sépare de votre propre personne. Négatif inéliminable, seul à la hauteur de cet irréductible et inéluctable qu'est le mourir.

UNE FIDÉLITÉ EXPOSÉE

Tout ce que nous disons ne tend qu'à voiler l'unique affirmation: que tout doit s'effacer et que nous ne pouvons rester fidèles qu'en veillant sur ce mouvement qui s'efface, auquel quelque chose en nous qui rejette tout souvenir appartient déjà (Blanchot, 1985, p. 326).

Blanchot expose sans proposer. Il pose des questions. Veut-il croire à des réponses? Il n'en décide pas; il laisse à d'autres la tâche de trouver le motif dans le tapis croché avec la double laine de l'accompagnement et de la négation bien particulière qui... l'accompagne.

Le récit attire l'accompagnement comme en un lieu d'aimantation où il devient possible de répondre de la fascination pour ce qu'il n'est pas, tout en n'oubliant pas que l'extraordinaire qu'est l'accompagnement fait partie lui aussi de l'ordinaire. Mais il dénonce cet amalgame, il en nie l'agence naturel, spontané. C'est qu'il est aux prises avec ce qui ne peut faire l'objet ni d'un constat ni d'un compte rendu, encore moins d'un témoignage. Nous, si familiers (croyons-nous) de tout ce qui n'est pas

familier, comme l'accompagnement, qualifions ce récit d'improbable et au mieux de douce rêverie parce qu'il annonce un accompagnement tout autre que celui auquel nous croyons devoir nous habituer et souscrire.

L'accompagnement gagne à rester dans l'indécis sans se renier pour autant, mais afin d'être tout bonnement ce qu'il est pas plus maîtrisable que la vie même (p. 97, 148, 149, 152). Il ne s'agit pas tant de l'invention improbable de l'être-au-monde une fois qu'aurait cessé l'insouciance permettant «de prendre appui sur les choses» (p. 149); il ne s'agit pas non plus de la rupture avec quelque «protocole compassionnel⁸» (Guibert, 1991), dans la crainte de céder à la tentation «d'attirer à soi l'inconnu, de désirer le lier par une décision souveraine» (p. 152). Il s'agit plutôt d'un saut dans l'inconnu d'une fidélité qui ne serait plus galvaudée par le trop fameux «vécu», qui ne serait pas menacée par «cette faim vorace pour des faits» (p. 113) et par le culte du compte rendu factuel (p. 8, 87, 88), qui serait exposée à l'incommensurable autant du langage que de la fragilité constitutive de la vie qui assigne l'accompagnement à l'impossibilité d'une détermination précise qui permettrait ensuite de la soumettre à cette détermination.

La demande d'accompagnement ne s'adresse à personne. Son exigence n'est remplie – et encore moins épuisée – par personne, pas même par le compagnon et sa «promesse» (p. 42), donnée pourtant «avec une sorte de ferveur» – «je voudrais faire tout pour vous» (p. 32), mais dont les ressources du «je peux» (p. 96, 109, 155, 161) sont inexistantes et les prétentions d'un «je veux», absentes. Cette exigence n'est pas seulement l'injonction d'une «loi» (p. 143), l'interdiction d'un «il ne faut pas» (p. 126), l'impératif d'un «je dois» (p. 27, 34, 55, 57, 58, 108) et d'un «il faut» (p. 81, 154), une tentation moralisante qui cherche à se maintenir encore à la fin du récit dans un «il le faut! maintenant, maintenant!» (p. 173) susurré en guise de réponse; expression ultime d'une résistance à se voir délogé de l'assurance que semble conférer l'aveu, même sincère, d'une obligation, dans l'embarras causé par la séquence si régulière, si légère des mots et qui empêche de «savoir s'il s'agissait d'une question ou seulement d'un ordre, d'un encouragement» (p. 103, 121-122, 131).

Plus qu'aucune morale, l'exigence d'accompagnement attire tout entier tout être humain, en même temps qu'elle n'oblige en rien et ne fait grief ni avantage de rien. Cette exigence demeure pourtant, mais sous la forme d'une demande à tout un chacun qui fait que tout un chacun n'obéit peut-être pas nécessairement à l'alternative toute

shakespearienne: «être ou ne pas être». Car c'est la demande d'un secret qui se transmet à la seule condition de n'être pas divulgué: «Peut-être que tout ce qui meurt, même le jour, se rapproche de l'homme, demande à l'homme le secret de mourir» (p. 173).

La demande qui s'énonce sous le double registre du secret et du mourir qui ne font qu'un n'assigne rien et ne prescrit rien; elle renvoie plutôt à l'étrangeté de la lumière invisible (p. 75) qui éclaire d'évidences le grand rêve de l'accompagnement, palliatif à l'isolement. Demande exorbitante non seulement dans la douceur, mais aussi dans la force de ce rêve.

Même dénoncée comme «malentendu» (p. 174), cette demande demeure néanmoins préservée et intacte au moment où tout a «disparu avec le jour» (p. 174). Ce sont là les derniers mots du récit. Ils rappellent ces paroles du poète René Char (1907-1988):

Le jour n'éclaire pas, seules existent la nuit et la clarté, mais cette clarté vient de la nuit, c'est le grandissime éclair. Il ne scintille que de temps à autre, un certain nombre de fois en une vie, mais à chaque éclair on distingue un peu plus de choses qu'à l'éclair précédent. On mourra sans avoir tout vu, bien entendu, mais en tout cas, on a vu ainsi un peu plus que ceux qui ne voient que dans le jour. Bien que l'éclair fasse ensuite plus obscure l'obscurité qui le suit⁹ (Greilsamer, 2004, p. 26).

La disparition de tout ce qui a «disparu avec le jour» est à peine apte à faire pressentir la demande du «secret de mourir»; une demande qui, par la faiblesse même du pressentir, est parfaitement humaine (p. 60, 65), et par conséquent invisible, «sainte loi du contraste» (Blanchot, 1978 197), premier mouvement de la communication.

Il y a des livres dont vous sortez transformé pour toujours, et il y a les autres. Un livre qui vous laisse tel quel, il ne vaut pas la peine de l'avoir lu.

Bibliographie

- BLANCHOT, M. (1971 [1957]). *Le dernier homme*, Paris, Gallimard.
- BLANCHOT, M. (1978 [1955]). *L'espace littéraire*, collection «Idées», n° 155, Paris, Gallimard.
- BLANCHOT, M. (1980). *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard.
- BLANCHOT, M. (1983). *La communauté invouable*, Paris, Minuit.
- BLANCHOT, M. (1984 [1972]), *Le dernier à parler*, St-Clément-la-Rivière, Fata Morgana.

BLANCHOT, M. (1985 [1971]). *L'amitié*, Paris, Gallimard.

BLANCHOT, M. (1999 [1953]). *Celui qui ne m'accompagnait pas*, coll. «L'imaginaire», n° 300, Paris, Gallimard.

CHAR, R. (1983 [1980]). «Artine et les transparents», dans R. Char, *Ceuvres complètes*, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», n° 308, Paris, Gallimard, p. 830-838.

COLLECTIF (2003). Dossier: «L'énigme Blanchot, l'écrivain de la solitude essentielle», *Magazine Littéraire*, octobre, n° 424, p. 22-68.

GREILSAMER, L. (2004). *L'éclair au front. La vie de René Char*, Paris, Fayard.

GUIBERT, H. (1991). *Protocole compassionnel*, Paris, Gallimard.

MIRÓ, J. (1995). *Écrits et entretiens*, Paris, Daniel Lelong.

SLOTTERDIJK, P. (2003). *Ni le soleil ni la mort*, Paris, Pauvert.

TAILLANDIER, Y. et al. (1962). *Création Miró 1961*, Barcelone, Editorial RM.

VEYNE, P. (1995 [1990]). *René Char en ses poèmes*, coll. «Tel», n° 263, Paris, Gallimard.

WITTGENSTEIN, L. (1961 [1922]). *Tractatus logico-philosophicus*, Londres, Routledge & Kegan Paul, n° 4.1212.

Notes

1. Les mentions de pages sans autre indication renvoient à l'édition de 1999.
2. «La solitude essentielle» (janvier 1953) est le titre de la première des sept sections de M. Blanchot, 1978 [1955].
3. «What can be shown, cannot be said» (Wittgenstein, 1961 [1922], Londres, n° 4.1212).
4. Voir aussi «L'amitié», dernier chapitre du livre de Blanchot portant le même titre (1985), p. 326-330.
5. Voir aussi par exemple la fin de M. Blanchot, 1971, p. 137-147.
6. Dans ses «recherches dialogiques» (2001), en français sous le titre *Ni le soleil ni la mort* (2003).
7. À propos de Joan Miró (1893-1983) qui lui confiait en 1959: «Je travaille comme un jardinier», Yvon Taillandier parle de «cette intimité d'attention qui est, chez lui, si remarquable et qui a pour effet de rendre les objets plus vivants que les vivants», qui fait «que ce sont des objets qui s'élèvent au niveau de l'humain» (Y. Taillandier, texte de présentation du «photoscop» préparé par Joaquim Gomis-Prats et publié sous le titre *Création Miró 1961* [1962]. Voir aussi J. Miró, 1995, p. 268-275).
8. Titre d'un livre que son auteur, Hervé Guibert (1991), a sous-titré «roman».
9. Cité dans Laurent Greilsamer, 2004, p. 26. Voir aussi Paul Veyne, 1995, p. 236.